

[Text]

the contrary, legislation was adopted in order to give recognition and support to the French language. So it's not 22 years but 232 years that we have had two official languages. They form part of our heritage. That is not a heritage that can be set aside, and it is modified just by the fact that the demographics of Canada have changed, particularly in recent decades.

The concern that people express about what they perceive as a lack of generosity on the part of the province of Quebec toward its English-speaking minority, and using that as a kind of common denominator to say that we should be no more generous toward our French-speaking minority than Quebec is toward its English-speaking minority. . . I feel that the notion of a common denominator is bound to be a least common denominator, that really the whole purpose of an official language policy is service to the public. And service to the public means, as Mr. Gauthier was emphasizing, service to those who can't automatically count on receiving that service. It's a respect for what we are. It's a respect for the fact that people are Canadians and have had two official languages for 232 years. They have the right to be served in either of those languages according to the appropriateness of numbers being concentrated in an area surrounding a point of service.

• 1620

You refer to the report of the Spicer commission and to the recommendation that an independent evaluation might help to clear the air. I have concern that to undertake an evaluation of official language policy at this time, where one might give to such a working group the restricted mandate to look at those practical applications which cause people to react negatively and to be irritated—a word that is commonly used today—would run the risk of spilling over into a revision of the whole principle of official languages. I, as commissioner, would stand very strongly against that. I think it's necessary that we stick to the principle that we have adopted and that we have lived with ever since we became a British domain.

Saying that is not to say that irritants should not be looked at. It would be anti-intellectual to say if there are problems, we mustn't look at them. I think it's desirable that we undertake some appropriate evaluation of the things people complain about. After all, one of the most important functions of the Commissioner of Official Languages is to receive complaints from citizens who feel they have not been appropriately, justly, and unfortunately in many instances courteously dealt with, and then evaluate those complaints and see if something better should be done in that regard.

It really seems to me that in this context, which is different from the one in which each of my distinguished predecessors began his mandate, we should take for granted that we are a two-language country, that there are more than six million of us who speak French and who count on this country to respond to their identity. The easy part is to cause French to be strong in Quebec. And incidentally, the commissioner and his office have been helping in that regard.

[Translation]

lois ont été adoptées pour reconnaître et promouvoir la langue française. Nous avons donc les deux langues officielles non pas depuis 22 ans, mais depuis 232 ans. Elles font partie de notre patrimoine. On ne peut pas écarter ce patrimoine, et tout changement à cet égard résulte seulement de l'évolution démographique du pays, surtout au cours des dernières décennies.

Certains estiment que la province de Québec n'est pas généreuse envers sa minorité anglophone, et partant de ce principe de dénominateur commun, ils se demandent pourquoi eux, ils devraient être plus généreux envers la minorité francophone dans leur province que n'est le Québec envers sa minorité anglophone. . . À mon avis, cette idée d'un dénominateur commun signifie inévitablement que c'est le dénominateur le plus petit qu'on accepte, c'est-à-dire que l'objectif fondamental d'une politique sur les langues officielles est de fournir les services nécessaires au public. Et servir le public, comme l'a bien dit M. Gauthier, c'est servir ceux qui n'ont pas l'assurance d'être servis dans leur langue. C'est par respect pour qui nous sommes. C'est par respect pour le fait que les gens sont canadiens et qu'au Canada, nous avons deux langues officielles depuis 232 ans. Les Canadiens ont le droit d'être servis dans l'une ou l'autre des deux langues, selon que le nombre de ceux qui sont regroupés dans la région entourant un point de service le justifie.

Vous avez parlé du rapport de la Commission Spicer, où l'on recommande qu'une évaluation indépendante soit faite pour aider à mettre les choses au clair. Je crains, pour ma part, que le fait d'entreprendre dans le contexte actuel une évaluation de la politique en matière de langues officielles, qui se limiterait à un examen des applications pratiques de la loi qui sont sources de mécontentement et d'irritation—termes fort à la mode—puissent mener à une remise en question du principe même du bilinguisme officiel. En tant que commissaire, je m'opposerais vigoureusement à une telle remise en question. Nous devons rester fidèles à ce principe que nous avons adopté lorsque nous sommes tombés sous l'autorité de la Couronne britannique et qui nous a toujours guidés depuis.

Je ne préconise pas pour autant de passer sous silence les irritants. Il serait contraire à la démarche intellectuelle de vouloir faire fi des problèmes qui existent. À mon avis, il est souhaitable d'évaluer comme il se doit les plaintes du public. Après tout, une des fonctions les plus importantes du Commissaire aux Langues officielles est de recevoir les plaintes de ceux qui estiment ne pas avoir eu droit à un traitement convenable, équitable, voire, dans bien des cas courtois, puis d'évaluer ces plaintes pour voir s'il y a lieu de prendre des correctifs.

Il me semble particulièrement important dans le contexte actuel, qui est différent de celui dans lequel chacun de mes distingués prédécesseurs a débuté son mandat, nous devrions tenir pour acquis que nous sommes un pays officiellement bilingue, que plus de six millions d'entre nous parlent le français et comptent sur la population dans son ensemble pour respecter leur identité propre. Ce qui est facile, c'est de consolider l'usage du français au Québec, ce à quoi le